

—Ce garçon est mon employé. Je l'ai surpris au moment où il venait de fracturer un tiroir et où il s'enfuyait en m'emportant six cents francs environ.

—Misérable ! dirent les deux hommes en s'élançant sur lui.

—Arrêtez ! dit Patoche. Je ne veux pas le livrer à la justice.

Et avec un geste noble et la parole emphatique : —Il se repentira peut-être.

Puis s'adressant à Moriani atterré :

—Reconnaissez, devant ces deux témoins, la vérité de mon accusation.

—L'accusation est vraie, dit le malheureux.

—C'est parfait. Mettez-vous donc à mon bureau et écrivez.

Moriani se tordit les mains. Il soupçonnait quelque terrible chose.

—Monsieur Patoche ! implora-t-il.

—Monsieur ?

—Par pitié !

—Préférez-vous que je fasse appeler des gardiens de la paix ?

Moriani essuya son front, puis, en chancelant, il se dirigea vers le bureau, y tomba plutôt qu'il ne s'y assit, prit une plume et attendit.

—Etes-vous prêt ?

—Oui, monsieur, dit-il.

—Ecrivez !

Patoche prit un temps, regarda Moriani d'un air triomphateur et dicta :

« Je reconnais avoir fracturé deux tiroirs du bureau de M. Patoche, mon patron, et y avoir volé environ six cents francs. Pris en flagrant délit par mon patron, je lui ai restitué la somme volée. M. Patoche ne m'a pas livré à la justice parce qu'il a eu pitié de moi, et je n'ai pu lui refuser de lui signer cette accusation que je porte contre moi-même et dont il se servira comme il le jugera convenable. Les témoins qui signent avec moi ont entendu mon aveu et mon pardon. »

Quand Moriani eut écrit le dernier mot, Patoche prit le papier, s'assura que rien n'avait été oublié et dit :

—Il ne manque plus que votre signature.

Moriani signa. Simon et Lequelet signèrent.

—Maintenant, monsieur Moriani, vous êtes libre. Vous pouvez aller vous faire pendre ailleurs.

Le jeune homme sortit ; il était obligé de s'appuyer contre les murs. On eût dit qu'il était ivre.

—Vous avez eu tort de vous montrer si généreux, monsieur Patoche, dit le concierge. Vous vous en repentirez peut-être.

Patoche plia précieusement le papier et le mit dans sa caisse. Moriani rentra rue Saint-Roch. Quinze jours après, Aimée agonisait. L'agonie de ces sortes de maladies est longue. Elle mourut doucement. Patoche n'avait plus entendu parler de son ancien employé. Et c'est à lui qu'il pensait depuis quelques jours.

—Il a le même âge que Jacques, se disait-il, il est gentil garçon, d'une figure sympathique, il est fort intelligent. Ah ! comme il me serait utile en ce moment. Mais où diable le retrouver ? Qui sait s'il n'est pas retourné en Italie ?

Il avait quelques relations à la sûreté et au service des garnis ; il fit faire une enquête par ces deux services, mais sans résultat ; à la préfecture le nom de Moriani était inconnu ; et les inspecteurs des garnis ne purent relever ce nom sur les registres des hôtels et des logeurs. Moriani avait disparu de Paris selon toute apparence. Les jours s'écoulaient et Patoche ne trouvait pas de solution au problème qu'il s'était posé. Et la misère s'accroissait. L'habit se râpait de plus en plus. La grande caisse ne s'ouvrait plus depuis longtemps. Alors il brûla ses vaisseaux. Il se souvenait d'Antoine de Pontalès et du rôle louche que celui-ci avait joué dans la disparition du fils de Marguerite. Dans la détresse où il était il eut recours à lui. Il savait qu'Antoine, extrêmement riche, avait fait le mariage rêvé par son ambition. Le département du Loir-et-Cher l'avait envoyé à la chambre et renouvelait son mandat à toutes les élections. Il était très influent, très considéré, en passe de devenir ministre du commerce.

—Pontalès doit avoir une peur salubre du scandale, si j'en profitais ! Oui, mais il ne doit pas être

commode à effrayer, et s'il lui prenait fantaisie de me faire arrêter pour chantage ? Il a le bras long, et la longueur de son bras pourrait bien m'envoyer faire un tour à la Nouvelle-Calédonie. Le premier prétexte suffirait pour cela. Patoche, mon ami, prends garde.

A force d'y songer, il finit par se dire que sans menacer Pontalès d'un scandale, mais en se rappelant simplement à son souvenir, il lui emprunterait peut-être quelque argent. Il se hasarda donc. Rue de Courcelles, on l'introduisit dans un petit salon. M. de Pontalès avait plusieurs visiteurs dans son cabinet. Patoche s'assit et prit patience. Il n'était pas là depuis un quart d'heure qu'il voyait entrer dans le salon un jeune homme qui semblait un habitué, car il se dirigea droit vers le cabinet de Pontalès et entra après avoir frappé. Il avait sous le bras une serviette bourrée de papiers, et en passant devant Patoche, il avait jeté sur lui un coup d'œil distrait, le coup d'œil d'un homme qui regarde un inconnu sans le voir, la pensée occupée d'autre chose. Mais si la vue de Patoche n'avait paru produire aucun effet sur le jeune homme, la vue du jeune homme avait profondément troublé l'agent d'affaires. A peine l'autre avait-il disparu que Patoche se dressait. Et il ne put retenir une exclamation.

—Mais là voilà ! c'est Moriani ! C'est Moriani, j'en suis sûr.

Il se rassit, attendant. Une heure se passa. Personne ne sortait de chez Pontalès. Patoche entendait un bruit de voix confuses. Un valet de chambre qui venait d'entrer chez le député, après un coup de sonnette électrique, en ressortit presque aussitôt et vint à Patoche :

M. le comte ne pourra vous recevoir aujourd'hui monsieur, dit-il ; M. le comte le regrette beaucoup et prie monsieur, soit de lui écrire, soit d'aller le demander à la chambre vers trois heures pour lui expliquer le motif de sa visite.

Le motif de sa visite ? Patoche n'y songeait plus guère.

—Dites-moi, l'ami, un renseignement, s'il vous plaît ?

Et familièrement, il prit un des boutons d'or de la livrée bleu du valet de chambre. Il se mit à tortiller ce bouton, entre ses doigts, dans tous les sens.

—A votre service, monsieur.

—Tout à l'heure, un jeune homme est entré ici, puis dans le cabinet de M. de Pontalès. C'est un petit brun, joli garçon.

—M. Pierre Gironde.

—Comment l'appellez-vous ?

Le valet de chambre répéta, complaisant, bien stylé et très digne. Toutefois il avait l'air un peu surpris de l'allure étrange de Patoche et il le regardait avec inquiétude la chemise jaunée par l'usage, chiffonnée, la cravate déchirée, usée, le gilet sans boutons, la redingote dont on voyait le fil aux coudes et la graisse sur les revers.

—Vous devez vous tromper, l'ami, dit Patoche.

—Ce jeune homme avait une serviette sous le bras ?

—Justement.

—Un par-dessus marron ?

—Je crois que oui.

—Et un monocle ?

—En effet.

—Eh bien, je ne me suis pas trompé, c'est M. Pierre Gironde.

—Un député, sans doute, insista Patoche.

—Non, mais le secrétaire de M. le comte. Est-ce tout ce que monsieur désire savoir ?

—Oui, merci, mon ami.

Patoche fit mine de fouiller dans ses poches, mais le valet de chambre, comprenant le geste, lui tourna le dos. L'homme d'affaires sortit. Il ne se tenait pas pour battu.

—Pierre Gironde, se disait-il, Pierre Gironde. Je ne connais pas ce nom-là. Est-ce que je me serais trompé à ce point ? Non. Du reste, j'en aurai le cœur net.

Il rentra à l'hôtel de la rue de Courcelles ; le concierge était sous le porche.

—A quelle heure pourrai-je voir M. Pierre Gironde ?

—A trois heures, monsieur.

—Ici, n'est-ce pas ?

—Non, M. Gironde sera parti, mais il reste chez lui de trois heures à cinq heures.

—C'est que j'ai perdu son adresse, fit Patoche se grattant le crâne.

—Rue de Courcelles, monsieur, trois maisons plus bas.

A quatre heures, il entra à l'adresse indiquée. La maison était toute neuve, élégante, confortable.

—Au troisième, au-dessus de l'entre sol, avait dit le concierge.

Il appuya sur le bouton d'une sonnette électrique. Une bonne vint ouvrir. Dans l'antichambre, quelques vieilles armes, des chinoïseries. Patoche, en regardant cela, se disait :

—Si ce n'est pas Moriani, je vais me trouver joliment bête.

Mais il haussa les épaules. Il en avait vu bien d'autres.

—J'inventerai une histoire, se dit-il.

La bonne demandait :

—Qui devrai-je annoncer ?

L'homme d'affaires ouvrait déjà la bouche pour dire son nom mais il réfléchit que ce serait prévenir ainsi Moriani, si Pierre Gironde était bien Moriani, et le mettre sur ses gardes. Il se retint et avec un geste protecteur de la main :

—Annoncez M. le marquis de la Millenfait.

La bonne disparut, revint presque aussitôt.

—Entrez, monsieur.

En même temps que Patoche pénétrait dans le salon, un jeune homme y entra, par une porte. C'était bien celui qu'il avait vu chez Pontalès. Il le regarda droit dans les yeux, en le saluant.

Et Patoche eut le plaisir de le voir se troubler un moment, pâlir, comme s'il allait se trouver mal et ne reprendre qu'avec peine sa présence d'esprit.

—C'est lui ! murmura Patoche.

Et il acheva son salut, très cérémonieux. Après quoi, tendant la main à Gironde, avec bonhomie et rondeur, et souriant comme heureux de le revoir :

—Tope là. Ça va bien, mon garçon ?

Pierre Gironde ne sourcilla pas. Il abaissa sur Patoche un regard méprisant.

—Vous devenez fou, je suppose ? Vous êtes souffrant ?

—Moi ? Jamais je ne me suis mieux porté.

—Eh bien, vous vous méprenez, mon brave homme, je ne serre pas la main des gens que je ne connais pas.

—Parce que je suis pauvre ? Parce que mon habit n'est pas de première jeunesse, ni ma chemise de la première fraîcheur ? Parce que la boue de Paris a usé, depuis trop longtemps, le vernis de mes bottines ! Dame, mon garçon, ce n'est pas ma faute. Il y a des hauts et des bas. Je ne fracture pas les tiroirs, moi.

—Encore une fois, je ne vous connais pas.

—Et moi, je vous connais. Ah ! par exemple, je l'avoue, je vous connais, mais ce n'est pas sous le nom de Pierre Gironde dont vous vous êtes affublé depuis votre sortie de mes bureaux. Au temps où vous étiez employé du bonhomme Patoche, vous vous appeliez André Moriani, un nom plus ronflant et plus poétique que Pierre Gironde qui est bien prosaïque, et vous étiez Italien d'origine. Bonjour, Moriani, ça va bien ?

Et de nouveau Patoche tendit la main. Gironde se dirigea vers la cheminée et tira un cordon. Patoche s'en émut.

—Hein ! Qu'est-ce que vous faites ?

—Comme je vois que j'ai affaire à un fou, et peut-être à un fou dangereux, je vais prier ma bonne d'aller me chercher deux gardiens de la paix.

—C'est une bonne idée, cela, monsieur Moriani, car nous ferons de cette façon d'une pierre deux coups. J'ai, chez moi, dans la caisse que vous connaissez, elle est vide, hélas, depuis longtemps, un papier précieux qui me gêne. Je le remettrai à ces honorables messieurs qui vont monter ici et nul doute que la police, guidée par moi, n'en fasse son profit.

Et s'asseyant avec dignité dans un fauteuil profond :

(A suivre)